Pura bajada

"Pura bajada" nous avait-on dit.

De Putre, 3500 m d'altitude, Arica et l’océan Pacifique se trouvent à environ 140 km. 1700 m de dénivelé positif, et donc en fin de compte 5200 m de négatif ! Nous partons un peu trop confiants à presque 10h du matin. Ça se jouera au vent... Pour arriver avant 20h, il faudrait rouler à au moins 15km/h de moyenne, pauses comprises.

Nous passons un col à 3800 m, un adieu aux Hautes Andes. Puis on serpente dans les pentes abruptes des contreforts andins, doublés sans cesse par ses camions boliviens. Au fond des ravins ocre, des carcasses de voitures et des containers. Quelques épitaphes ornent les parois. À 13h nous rejoignons Zapahuira, un haut plateau à 3000. Nous sommes déjà fatigués et avons roulé... 32 km. Dur de croire que nous parcourrons 100 km dans l'après-midi. Un voyageur nous conseille de remplir nos gourdes. On ne prête pas attention et on repart vite : j'ai envie de voir le soleil se coucher sur l'océan. À chaque panorama je scrute l'horizon : "tu vois la mer, toi?".

"Bienvenue à la Quebrada Cardones" nous indique un panneau. Quebrada, ça veut dire col. C'est bon signe, malgré le puissant vent de face. Sur les parois dessechées, apparaissent des formes humaines. Qui peut vivre dans un endroit pareil ? Ce sont des cactus candélabres, il y en a des centaines. Trente minutes plus tard nous n'avons pratiquement pas touché à nos pédales, et nous avons fait 30 km de plus : avec poussette et chargement, vise les bolides ! La pente s'adoucit et commence un nouvel univers de poudre, de pierre, de sable et de craie. Un ciel où les nuages semblent pressés de fuir, poussés par un vent d'altitude qui doit être dément. Ça tape dur. La route est en travaux. On pédale lentement, abasourdi par le ciel, et par le paysage hallucinant. Des hommes ont dû un jour traverser cela à pied ? Ça semble inconcevable.

Dans un virage apparaissent deux immenses dunes. Elles forment une vallée large et profonde. Et abritent… une véritable oasis, comme dans les films ! Des champs d'oignons, des palmiers, des machines agricoles, de petites maisons sorties de nos campagnes et même des vaches. Comme un bout de Normandie au milieu du Sahara. Nous avons trouvé la vallée perdue.

En dix minutes nous passons de l'enfer au paradis. Ça sent la bouse, le fumier, l'humidité et la terre. Une pancarte affiche "vente de fromage de chèvre". On ne résiste évidemment pas.

Il est 17h, il manque 40 km. La lumière est douce, et ça fleure bon la campagne opulente. Nous avons fait plus de 100 km, on pourrait bien en rester là. Mais je ne sais pas si c'est l'acharnement où la disparition de l'altitude, mais je suis en pleine forme. Malgré le vent, mon vélo et la poussette ne pèsent rien. On repart.

C’est dimanche, les bords de la route sont garnis de guinguettes. Des petites citadines sont garées dans l'herbe, des familles chics et des enfants bien habillés. Drôle d'ambiance après deux mois en Bolivie. Sur les bords, des baraques de bric et de bois enfouies dans le sable opposent un décor à la Star Wars. Le Chili, quel étrange pays !

Peu à peu la magie s'estompe : la route file droit, les camions boliviens sont moins courtois. La campagne s'urbanise et les granges remplacent les pâtures. L’odeur du purin laisse place à celle, plus acide, des fientes de poulets. Ça pue. Le petit hurle, malgré les cookies, l'eau, le pain qu'on lui jette à la va-vite. Ça fait dix heures qu'il est dans sa boite, presque sans pause. Mais il est trop tard pour s’arrêter : désormais autour de nous tout est laid.

Les véhicules passent en klaxonnant. On débouche sur un gros rond-point, une de ces entrées de ville comme on en trouve partout dans le monde. À droite "Pérou, 9 km", à gauche "Arica, 7 km". Derrière nous "Bolivie, 191 km". Arica s'allume, toute proche : voir tant de lumières nous effraie.

Alors on prend tout droit.

Des resorts déserts ou abandonnés, et des motels "Playa del amor", "Noche caliente". Nous arrivons au bord de l’eau, sur un parking d'où des voitures phares allumés vont et viennent... nous nous enfonçons dans le sable pour prendre nos distances, et courrons nous assoir au bord de la mer déchainée.

Antoine PLANE, Claudia Vilela, et Raul.